

Histoire de la littérature russe.  
Le XIX<sup>e</sup> siècle. Le temps du roman.

CHAPITRE IX

Le populisme

Paris, Fayard, 2005

(Etkind E. Nivdtt G.  
Sermon I. Strada V  
(éds.))

Depuis longtemps les divers aspects de la doctrine et de la pratique sociale du populisme russe ont attiré et attirent l'attention des historiens, des philosophes et des politologues. C'est la seconde moitié du XX<sup>e</sup> siècle qui a connu le regain d'intérêt le plus vif pour ce courant important et influent de la pensée sociale russe du XIX<sup>e</sup> siècle<sup>1</sup>, et cela n'est pas un hasard. Le passage de nombreux pays du monde de la société industrielle à la société postindustrielle a une nouvelle fois contraint les intéressés à se servir de l'expérience passée pour étudier les formes et les méthodes de la modernisation sociale, l'évolution des mentalités des différentes couches de la population, pour examiner le processus d'adaptation de la société aux conditions nouvelles.

À cet égard la période ouverte en Russie par les réformes des années 1860 est idéale pour analyser la « collision » entre l'ancien et le nouveau et les ruptures fondamentales qui ébranlèrent la société traditionnelle – toutes choses qui imposèrent leur marque au devenir de couches sociales auparavant plus discrètes et à leur autodétermination dans les conditions complexes de l'évolution du pays.

La voie que suivit l'intelligentsia russe pour élaborer sa propre identité fut tout aussi dramatique, voire tout aussi tragique que l'histoire de l'époque. Elle fut contrainte de se constituer, d'inventer ses critères d'évaluation de la réalité russe, de choisir ses orientations, ses moyens et méthodes d'action en tenant compte des facteurs objectifs et subjectifs de l'évolution sociale. L'intrication et l'interaction des différentes sortes de comportements, eux-mêmes soumis à la pression des événements et aux modifications tactiques, compliquent considérablement la tâche du chercheur désireux d'établir les traits classificatoires permettant de cerner le phénomène de l'intelli-

gentsia russe. Il paraît toutefois possible de dégager certaines constantes caractéristiques de cette couche sociale non encore totalement reconnue comme telle à l'époque. Les points récurrents de la grande question de l'identité de l'intelligentsia russe sont l'idée de progrès, la définition de la place de la Russie dans la civilisation mondiale, la conception et la justification du rôle de ladite intelligentsia dans la vie du pays.

L'attention portée à ces problèmes fut en grande partie prédéterminée par le niveau général de la science à la fin du XVIII<sup>e</sup> et dans la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle. En Russie les idées venues d'Occident furent perçues de manière très diversifiée et à travers le prisme critique d'oppositions comme : l'homme et la société, la personnalité et le principe personnel, l'individualité et l'individualisme, la légitimité de l'être et le devoir moral du sujet historique. On peut dire que le modèle de société civile qu'a connu la Russie s'est formé non sur la base de l'idée de totalité, mais sur celle du principe de contradiction, principe qui est souvent à la source de l'inachèvement de la doctrine politique et de son orientation utopique.

C'est dans le populisme que ce dualisme et ce principe de contradiction propres à l'intelligentsia russe se manifestent de la façon la plus complète. Au fondement de ses constructions doctrinales, on trouve un patriotisme sincère, un amour profond pour la Russie et le désir de voir les travailleurs accéder enfin au bonheur et à la prospérité. Les sources intellectuelles du populisme sont les idées des Lumières, la philosophie allemande et le socialisme européen. Pour ce qui est de sa formation, la doctrine populiste doit son caractère très particulier à la coupure qui existe entre l'élite intellectuelle du pays et les grandes masses de la population. Cette coupure entre une intelligentsia hautement cultivée et instruite d'une part et le peuple de l'autre existait et existe dans bien d'autres pays du monde, mais dans la Russie du XIX<sup>e</sup> siècle elle est un véritable gouffre. Qui plus est, l'élaboration du modèle social rencontre en Russie toute une série de problèmes qui, en Europe occidentale, ne sont déjà plus à l'ordre du jour. L'émancipation des paysans, la fin du servage, la conquête des libertés politiques, la création d'un organe de pouvoir représentatif de toutes les couches de la population sont pour le pays une nécessité objective.

En outre, l'apparition du populisme est directement liée à la manière dont les grandes idées du libéralisme occidental, très largement diffusées en Russie, sont reçues et interprétées. Le libéral dans la conception de l'homme russe cultivé de la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, c'est « un libre penseur de la politique, c'est-à-dire un

hon  
sou  
tion  
de  
s'in  
qu'  
d'u  
l'au  
pro  
disj  
just  
réa

un  
asp  
l'h  
l'h  
de  
d'u  
l'h  
co:  
pre  
de

est  
pr  
se  
pr  
m  
tr  
co  
R  
de  
de  
éc

m  
lie  
de  
in  
p  
rr

homme qui pense et agit librement et qui, plus généralement, souhaite une grande liberté pour le peuple et son autodétermination<sup>2</sup>». Toutefois, la doctrine libérale, visant avant tout la libération de l'homme et la conquête des droits et libertés démocratiques, s'intéresse beaucoup moins aux fondements concrets de la société qu'à l'individu conçu comme une entité sociale assez vague. L'idéal d'une personnalité forte et indépendante implique une idée de l'autonomie d'où les éléments d'entraide et de soutien mutuel propres à la conscience de la société traditionnelle ont totalement disparu. L'idée de liberté contredit de plus en plus vivement celle de justice. Et c'est alors que la doctrine socialiste vient se proposer en réaction et en alternative au libéralisme.

Le contenu socialiste et anticapitaliste du populisme repose sur un progrès conçu comme processus d'épanouissement de tous les aspects de la personnalité humaine, épanouissement réalisé par l'homme lui-même influant par son activité sur les lois objectives de l'histoire et utilisant les connaissances scientifiques pour les corriger de façon appropriée. Le but final de l'évolution sociale est la création d'une forme de société dans laquelle les facultés individuelles de l'homme puissent se réaliser tout aussi pleinement que son sens de la communauté (collectivisme, solidarité des intérêts, etc.). Ce sont précisément ces idées qui furent le point de départ de la formation de la doctrine populiste.

On peut à juste titre considérer que le fondateur de cette doctrine est Alexandre Herzen (1812-1870). Herzen estime que la condition première d'une transformation sociale de la Russie est l'abolition du servage. Selon lui, les paysans libres, réunis dans des associations de production fondées sur la propriété collective de la terre, seraient à même d'organiser leur vie selon le principe de justice. Herzen pense trouver les conditions d'une telle organisation dans le caractère communautaire et corporatif de la propriété et de la production en Russie. Pour lui, la communauté, de par son système démocratique de répartition des terres, de par la propriété commune des champs, des pâturages, des forêts, est censée être «le germe des institutions économiques et administratives» de la société à venir<sup>3</sup>.

Herzen savait que ces conditions n'étaient rien d'autre que «le matériau brut de notre vie quotidienne». Pour que les idéaux socialistes deviennent réalité, il fallait en outre des changements considérables dans différents domaines : d'abord et avant tout, il était indispensable de libérer la communauté du «joug étouffant du pouvoir»; ensuite il fallait reprendre et utiliser dans l'activité économique quotidienne les connaissances scientifiques et pratiques de

l'Occident. Ce n'est que lorsque ces deux exigences seraient réalisées que la communauté pourrait, selon le penseur russe, développer les germes qu'elle portait en elle et satisfaire pleinement les besoins matériels et spirituels de ses membres. Pour lui, le socialisme russe était un socialisme « issu de la terre et de la vie paysanne, du mode d'attribution des lots et de la répartition existante des champs, de la propriété et de la gestion communautaire, et qui doit évoluer, avec la corporation des travailleurs, vers cette justice économique à laquelle le socialisme aspire en général et que confirme la science<sup>4</sup> ».

Pour Herzen, la communauté devait devenir la forme idéale de réalisation des potentialités socialistes du peuple russe. Si la démarche était bonne, chacun de ses membres devait acquérir la liberté et se faire le créateur de son propre destin. Le socialisme communautaire était donc non un but en soi, mais seulement un moyen de libération de l'homme. « La personnalité qui a droit à la terre consolide elle-même la terre et la communauté, écrivait Herzen. Notre mission à présent est de développer pleinement la liberté de la personne sans perdre la propriété commune de la communauté elle-même. » La propriété et le travail collectifs étaient le gage de l'harmonie réalisée entre l'intérêt général et les intérêts individuels. Dans le cas contraire, « la liberté devenait l'un des monopoles du propriétaire » et annulait l'indépendance des autres<sup>5</sup>.

Selon Herzen, l'avènement de cette organisation juste n'était pas censé prendre obligatoirement la forme de la violence révolutionnaire. Les bouleversements sanglants « sont parfois nécessaires, ils sont le moyen par lequel l'organisme social se débarrasse des vieilles maladies, des excroissances étouffantes », mais il est malgré tout préférable de choisir « la voie du développement pacifique de l'homme ». Le penseur estimait que la situation issue de l'abolition du servage permettait d'effectuer des transformations socialistes en évitant l'horreur des secousses révolutionnaires. Pour cela, il fallait simplement réaliser de façon conséquente les idées principales de la réforme de 1861. Malgré leur caractère très incomplet et leurs incohérences, les transformations agraires aboutirent à ce que la communauté paysanne fut pour la première fois impliquée dans le développement social d'un État immense. L'étape suivante devait être la convocation d'une « grande assemblée » où fussent représentées toutes les couches de la population sans distinction de position sociale ou économique<sup>6</sup>.

Pour Herzen, le progrès n'était possible que sur la base de l'accord général et d'un programme satisfaisant la société dans son entier. Mais la machine de l'État saurait-elle réaliser le programme

élaboré ? L'administration mettrait probablement toutes ses forces à défendre ses privilèges et à créer des obstacles bureaucratiques. Pour atteindre un tel objectif, il faudrait la massue d'un tsar transformateur tel Pierre le Grand ou alors le travail minutieux et patient de l'intelligentsia russe. Dans un concours idéal de circonstances, les réformes en Russie pourraient être menées par une personnalité qui, bénéficiant du soutien des hommes les plus avancés et d'une administration éclairée, saurait ébranler la masse de « l'équipage russe » et la lancer sur la bonne voie. À bien des reprises la foi en une telle possibilité poussa Herzen à se tourner vers Alexandre II, à voir dans ce tsar libérateur non un conservateur, mais l'initiateur de réformes animées par un « principe révolutionnaire <sup>7</sup> ».

Le destin voulut que les espérances de Herzen restent lettre morte. Il reporta alors toute son attention sur l'activité de l'individu. La coupure entre les masses et la personnalité d'exception était d'après lui une loi éternelle de l'histoire : celle-ci est toujours en avance sur celles-là. Et plus elle est exceptionnelle, plus elle est coupée du peuple, plus elle est en conflit avec la société. Au fur et à mesure que les idées de la minorité cultivée pénètrent dans le peuple, celui-ci s'élève au niveau de l'élite intellectuelle. Et tandis que le peuple s'élève, l'intelligentsia a déjà repris de l'avance. Au bout du compte c'est cette différence de rythme évolutif qui assure le progrès social.

Herzen estime possible de tracer un vecteur commun à l'activité du peuple et de la personnalité. « La minorité réaliste rejoint le peuple sur les questions sociales et agraires : un pont est établi. » Les « pasteurs populaires », conscients de la mission dictée par l'époque, c'est-à-dire de la nécessité des transformations, doivent « éveiller la conscience du peuple et du gouvernement lui-même <sup>8</sup> ».

Au total, les idées socialistes de Herzen ne formèrent jamais un ensemble cohérent. Ses réflexions mêlaient de façon étonnamment fantasque une tendance à l'idéalisation de la communauté paysanne, une foi certaine dans la force créatrice de la frange la plus progressiste de l'intelligentsia, l'espoir que le tsar russe accomplirait sa mission formatrice, le refus de la violence et des souffrances qu'apporte tout bouleversement révolutionnaire. Magnifique propagandiste des idées socialistes, farouche adversaire de la bourgeoisie et de l'esprit bourgeois, Herzen jeta les fondements du populisme – courant que Mikhaïl Bakounine qualifie fort pertinemment de socialisme non révolutionnaire et pacifique <sup>9</sup>.

Le refus du servage, le désir d'utiliser pour la société socialiste à venir les bases communautaires de la vie paysanne russe trouvèrent leur prolongement dans les travaux de Nikolaï Tchernychevski

(1828-1889). Pour lui, la communauté n'était pas l'objet d'une fierté mystique : elle était avant tout le moyen de combiner l'intérêt personnel du travailleur et la « forme amicale » de la production<sup>10</sup>. Tchernychevski proposa de concevoir une période transitoire au cours de laquelle la communauté, coexistant initialement avec la production capitaliste, pourrait surpasser cette dernière en matière de productivité du travail et l'éliminer progressivement de la vie économique du pays. Une fois accomplie sa mission historique, la communauté disparaîtrait en tant que forme d'union productive.

Quand Tchernychevski réfléchit à la façon de réaliser historiquement ces idées, il est lui aussi, tout comme Herzen, à la recherche de personnalités capables non pas d'accomplir un acte isolé, mais d'assigner à leur vie un but choisi une fois pour toutes. Il trouve ce genre de personnes dans la jeunesse. Ce sont des gens qui refusent le romantisme, l'exaltation et la passivité des générations antérieures. Les « gens de trop » des années 1830 et 1840 n'avaient manifesté qu'un élan moral, qu'une résistance parfois héroïque mais éphémère aux circonstances extérieures, et ils étaient revenus très vite de leurs rêves pour finalement céder à la pression du milieu. Tchernychevski estimait que la nouvelle génération se distinguait de l'ancienne par la lucidité et la rationalité de son sens pratique. Son honnêteté n'était pas loin du calcul – un calcul très conscient et conçu comme un bien, comme la loi du bonheur. Cette loi touchait aux intérêts les plus profonds de la nature humaine, et non aux désirs changeants et passagers de l'homme, à ses caprices ou à ses foudrades. Pour ces « hommes nouveaux », la conscience de l'avantage personnel était inséparable du bénéfice commun : il était selon eux impossible d'être heureux en faisant le malheur autour de soi, impossible de construire sa prospérité personnelle sur l'humiliation des autres.

L'époque appelait l'émergence de telles personnalités ; réceptif aux tendances de son temps, Tchernychevski en créa le modèle dans son testament politique, le célèbre roman *Que faire ?* Les personnages littéraires que sont Lopoukhov, Kirsanov, Véra Pavlovna devinrent les symboles de l'époque – personnages dans lesquels s'incarnèrent l'égoïsme rationnel et l'acceptation d'un labeur long et difficile, la hauteur des exigences morales et une conception du monde parfaitement rationaliste. La force des personnalités créées par l'auteur tient à leur sincérité et à leur opiniâtreté à marcher vers le but fixé ; ce sont des gens ordinaires, honnêtes, qui méritent amour et respect. Ils n'ont rien d'héroïque. Ils annoncent l'avenir, et s'ils n'éveillent pas nécessairement les forces spirituelles de la société, du moins donnent-ils l'exemple et indiquent-ils la direction. Ces « hommes

nouveaux» sont ainsi en mesure d'accomplir leur devoir, et «après eux la vie sera malgré tout meilleure qu'avant eux». La transformation décisive de la société n'interviendra pas tout de suite, elle exigera les efforts de plusieurs générations, et ce n'est qu'au terme de ce processus que les qualités de ces personnalités seront l'essence d'une «nouvelle nature humaine<sup>11</sup>».

Mais Tchernychevski ne se limita pas à propager les bienfaits d'un mode de vie rationnel et d'une conception utilitaire des facultés humaines. En la personne de Rakhmétov, le roman *Que faire ?* créa le premier type de héros révolutionnaire. Rakhmétov s'oppose explicitement aux «hommes nouveaux», qui se contentent d'influer sur l'évolution progressive de la société. Il manque à ces gens l'esprit de décision et d'abnégation qui pousse le héros à l'exploit. Pour cela, il faut des «hommes particuliers», des exemplaires «d'une race très rare<sup>12</sup>». Ce sont eux qui déterminent le rythme de l'avancée sur la voie du progrès. Mais en même temps leur comportement peut être dangereux pour l'existence même de la civilisation, il risque de casser le processus pacifique et non-violent des transformations<sup>13</sup>.

Tchernychevski lui-même ne défend pas les méthodes révolutionnaires de transformation sociale. Concevant le progrès comme une simple «loi évolutive d'accroissement», il considère que ses moyens principaux sont les réformes, les changements politiques, et il réserve la révolution aux cas exceptionnels. Il accorde une préférence manifeste aux réformes. Comme l'a justement noté Vassili Antonov, Tchernychevski estime indispensable de canaliser la force colossale mais inorganisée du peuple de telle sorte que ce dernier «exprime et fasse valoir ses exigences de façon raisonnable, seul moyen pour obtenir des concessions de la part du pouvoir<sup>14</sup>». Selon lui, seule l'intelligentsia peut prendre la tête d'un mouvement d'opposition cohérent dans le pays. Mais pour conduire le peuple, il faut connaître ses besoins, sa vie, sa façon de pensée. Tel est précisément la tâche que Tchernychevski assigne à la partie cultivée de la société.

Le *patriotisme*, l'*évolutionnisme* et le *socialisme* sont les principaux points d'appui des constructions intellectuelles de Herzen et Tchernychevski. La foi dans la pratique civilisatrice de l'intelligentsia joue également un rôle extrêmement important dans leurs théories. Sur le terrain, ces idées s'incarnent dans des revendications telles que l'attribution gratuite de la terre aux paysans, l'organisation d'une autogestion locale avec de larges prérogatives, la convocation d'une assemblée représentative de toutes les couches de la population. Toutefois la diversité intellectuelle des sources de la doctrine populiste fut dès le départ la cause d'interprétations très divergentes

de ses éléments constitutifs, ce qui la priva d'une véritable *cohérence* ontologique, gnoséologique et sociologique. L'orientation socialiste du mouvement détermina certes une lecture principalement anti-capitaliste, mais elle donna également lieu à une grande diversité de points de vue sur le problème des relations entre la minorité cultivée et le peuple. De la même manière, le patriotisme de l'intelligentsia ne fut pas indemne de glissements vers le nationalisme, un nationalisme qui s'exprimait surtout par l'opposition entre la «spécificité» de la Russie et «l'Occident en cours de décomposition».

Cela explique que le populisme ait été diversement perçu, au début des années 1860, par les différentes couches de la société cultivée. L'intelligentsia la plus radicale considéra l'idée du socialisme communautaire comme un appel à l'action immédiate; la part la plus modérée l'interpréta comme un programme de transformation progressive par la voie de réformes. Unis dans l'exigence de l'abolition du servage, ils divergèrent sur les moyens et les méthodes de sa suppression, ainsi que sur la façon de concevoir les transformations ultérieures.

Très révélateur à cet égard est le destin de la société Terre et Liberté. Ses principes organisationnels et programmatiques ne se caractérisaient pas par une grande cohérence ni par leur radicalisme. Cette société était un réseau de cercles dispersés sur tout le territoire russe, cercles qui ne formèrent jamais un parti uni. L'article «De quoi le peuple a-t-il besoin?» («Čto nužno narodu?») de Nikolaï Ogariov (1813-1877), article qui devint le programme de cette organisation, était en fait destiné à fédérer toutes les forces oppositionnelles russes. Ogariov proclamait la nécessité pour les paysans de racheter les terres, il exigeait que les fonctionnaires gouvernementaux soient remplacés par des élus, que les représentants du peuple prennent part à la détermination des taxes et des charges, que les dépenses de l'État pour l'armée et la Cour impériale soient diminuées. Terre et Liberté estimait que le moyen principal d'agir sur la paysannerie était la propagande.

Ce programme relativement modéré ne trouva aucun écho dans la jeunesse radicale. La proclamation de la Jeune Russie, venue du cercle de Piotr Zaïtchnevski (1842-1896) et de Perikl Arguiropoulo (1839-1862), fut une réponse originale aux idées de Terre et Liberté. Les auteurs de la proclamation considéraient que le seul moyen de transformer une société dans laquelle tout – de la religion à la famille – n'était que fausseté était la révolution, sanglante et implacable. Leurs espoirs reposaient sur un petit groupe de gens aux vues effectivement très avancées. Après avoir accompli la mission sacrée de



débarrasser la société de ses facteurs de routine et de stagnation, ces hommes devaient mettre en place un régime communautaire d'exploitation de la terre et un système social de production industrielle. Les théoriciens du groupe concevaient la structure politique de la société future sous la forme d'une union fédérative volontaire des domaines et des communautés, avec à sa tête une assemblée nationale élue. La parution de la proclamation de la Jeune Russie montra qu'il existait chez les populistes des années 1860 de sérieuses divergences sur les questions essentielles de la stratégie et de la tactique révolutionnaires; elle signifia en outre la naissance, au sein du populisme, d'une aile gauche radicale qui reprenait à son compte les méthodes d'action blanquistes (conspiratrices) envers les masses. Ultérieurement, ce courant devait s'incarner dans les travaux de Piotr Tkatchev.

La polémique «à distance» entre Terre et Liberté et la Jeune Russie marqua la première crise dans l'idéologie et la pratique du populisme. Cette crise fut encore aggravée par le fait que la grande entrée en scène de la paysannerie, attendue au cours de l'année 1863, n'eut pas lieu. L'activité de Terre et Liberté déclina, et en mars 1864 la société décida son autodissolution. En même temps l'expérience de la lutte émancipatrice montrait que les idées du socialisme communautaire formulées par Herzen et Tchernychevski avaient besoin d'être consolidées au plan théorique et expérimentées au plan pratique. Étant donné l'indifférence sociale et politique de la paysannerie, le rôle de l'intelligentsia prenait une signification particulière et nouvelle. La perception critique de la réalité, le refus et la suppression des injustices, la mollesse et les tergiversations des réformateurs gouvernementaux, les actes de répression de l'autocratie à l'encontre des chefs démocrates – tout cela créait les conditions pour une redéfinition des missions civilisatrices de l'intelligentsia progressiste.

L'attitude très hostile de certains radicaux à l'égard de la société engendra finalement le phénomène nihiliste, qui suscita bien des débats dans le passé et qui, de nos jours encore, fait l'objet d'analyses très diverses chez les chercheurs. Dans son fondement même, ce phénomène se caractérise par son refus de l'autoritarisme, par la guerre déclarée au «mensonge convenu de la vie culturelle», par l'affirmation, face à ce mensonge, d'une «absolue sincérité» de comportement. Mais émergeant dans une période de graves secousses sociales, le nihilisme est bipolaire, il porte en lui-même un double contenu. D'un côté, il est l'affirmation, dans la conscience de la jeune génération, de la philosophie matérialiste. De l'autre côté, sa condamnation et son refus de toutes les traditions se transforment

en dogmatisme et en intolérance envers l'opinion d'autrui. La célébration du principe individualiste, le refus de toute limite morale dans l'action, la négation des véritables valeurs spirituelles contiennent en puissance l'oubli des principes moraux.

L'histoire du mouvement d'émancipation dans la seconde moitié des années 1860 abonde en exemples de « schismes nihilistes » et en tentatives pour surmonter la crise du populisme. La jeunesse roturière la plus progressiste est convaincue de la nécessité de persévérer dans la connaissance de ce « Sphinx énigmatique » qu'est selon elle le peuple russe. L'éventail des comportements relevant de cet intérêt pour le peuple est assez large ; il inclut l'étude des particularités du fonctionnement économique de la communauté, l'analyse des mentalités et des besoins de la paysannerie, ainsi que la conduite d'un travail pédagogique en son sein. Il était prévu d'organiser des « artels » (des communes), dont le modèle avait été ébauché par Tchernychevski dans son roman *Que faire ?*, d'éditer des livres à l'intention du peuple, de présenter au lecteur russe des traductions d'ouvrages socio-économiques étrangers. L'organisation de Nikolaï Ichoutine (1840-1879) et de Ivan Khoudiakov (1842-1876), le groupe de German Lopatine (1845-1918) et l'association créée par lui sous le nom de Société du rouble\* donnèrent très nettement corps dans leurs programmes à cette orientation pédagogique et propagandiste.

Parallèlement on observe une tendance à utiliser des moyens plus radicaux. Certains tentèrent de créer des groupes secrets dans le but de mener des actions terroristes contre les représentants les plus honnis de l'administration tsariste et contre l'empereur lui-même. Nous avons un bon exemple de cette activité terroriste avec une partie des membres de la société de Khoudiakov-Ichoutine, qui avaient préparé des projets de prise du pouvoir et d'assassinat du tsar. C'est l'un des membres de ce groupe secret – Dmitri Karakozov – qui tira le 4 avril 1866 sur Alexandre II.

La pratique du secret, y compris entre membres d'une même société, engendra dans le milieu des conspirateurs une atmosphère de méfiance et de suspicion qui à son tour favorisa l'apparition de phénomènes dictatoriaux ou d'autoglorification. Ce n'est pas un hasard si le noyau secret de la société de Khoudiakov-Ichoutine, noyau prétentieusement baptisé « Enfer », avait, entre autres missions, celle de contrôler l'activité des membres de la société en période de préparation et dans le processus même de la révolution.

\* Où la cotisation ne dépassait pas la somme d'un rouble. (N.d.T.)

Ma  
cioner  
nomm  
humai  
dère l  
ce der  
comm  
les ger  
en vie  
plus c  
conda  
révolu  
comm  
huma  
l'affir  
débou  
de cri  
d'exp

Le  
ment  
agisse  
ment  
devie  
idées

La  
non r  
Tcher  
Le ro  
Mord  
l'esse  
l'app  
social  
roma  
parol  
espoi  
comm  
dérés  
il est  
nou  
révol  
révol  
qui e

Mais c'est dans le *Catéchisme du révolutionnaire* (*Katehizis revoljucionera*) de Sergueï Netchaïev (1847-1882) et dans son organisation nommée Justice populaire que le nihilisme et le mépris de la dignité humaine s'incarnèrent de la façon la plus patente. Netchaïev considère le révolutionnaire comme un homme perdu, condamné. Pour ce dernier, dans son comportement avec les gens, tout est permis, à commencer par la haine. Le révolutionnaire est libre de condamner les gens à mort, ou au contraire de leur offrir la vie ; mais s'ils restent en vie, les hommes épargnés doivent adopter le comportement le plus cruel possible afin de pousser le peuple à la révolte. À côté des condamnés à mort et de ceux qu'on laisse en vie, il y a ceux que le révolutionnaire peut décider de transformer en esclaves et d'exploiter comme bon lui semble. Ce mépris de l'individu, le refus de normes humaines générales, la négation de toute loi morale aboutissent à l'affirmation du principe hypocrite : la fin justifie les moyens. Cela débouche sur l'assassinat de l'étudiant I. Ivanov, qui s'était permis de critiquer la personnalité du dictateur du cercle révolutionnaire et d'exprimer des opinions personnelles.

Les autres organisations révolutionnaires se démarquèrent nettement de la pratique scandaleuse de Netchaïev et condamnèrent ses agissements. Toutefois le phénomène fut perçu comme un avertissement : il montrait comment, dans des circonstances où l'homme devient l'instrument du progrès social au lieu d'en être le but, les idées nobles dégénèrent en banditisme.

La chose devenait d'autant plus évidente que, dans une partie non négligeable de la jeunesse, les idées socialistes de Herzen et de Tchernychevski ne rencontraient plus la sympathie ni l'assentiment. Le roman *les Signes du temps* (*Znamenija vremeni*, 1869) de Daniil Mordovtsev montra que la nouvelle génération ne partageait plus l'essentiel des positions du populisme. Lancé depuis l'étranger, l'appel à lutter « contre l'obscurantisme et la sauvagerie de notre vie sociale » ne trouve aucun écho. Les personnages principaux du roman estiment que la suppression de la censure et la liberté de parole ne sont plus les conditions suffisantes de ce combat. Les espoirs de Tchernychevski en la force formatrice des « artels » communistes n'éveillent plus la sympathie. Ces idéaux sont considérés comme « étroits et unilatéraux », comme artificiels et fragiles, et il est exclu que le peuple puisse les accepter ou les comprendre. La nouvelle génération n'accepte pas non plus les conspirations ou les révolutions, elle les qualifie d'« erreurs impardonnables ». La théorie révolutionnaire est en son fond une « doctrine bestiale », et tout ce qui est « fait dans le secret des complots » est qualifié de « lâche <sup>15</sup> ».

Les personnages du roman de Mordovtsev ne choisissent pas cette voie. Ils représentent autrement le problème des rapports entre l'intelligentsia et le peuple. L'idée principale qui apparaît au terme des polémiques acharnées qui opposent les personnages est la nécessité d'«aller à la racine», c'est-à-dire de mettre au jour et de comprendre les courants profonds de la vie populaire. Les appels enflammés lancés par les personnages des *Signes du temps* n'ont pas moins de force attractive que les sermons de Tchernychevski. Quand Mordovtsev dit à la jeune génération : «Quittez vos bureaux luxueux, renoncez à votre confort, allez au peuple, partagez sa vie, son travail, fondez-vous en lui, étudiez ses besoins, et alors vous pourrez l'aider à s'épanouir, à s'instruire, vous pourrez le conduire vers le bonheur, vers une autre vie<sup>16</sup>», il ne fait qu'exprimer l'état d'esprit dominant d'une partie de la jeunesse. C'est cela qui assura en dernier ressort le succès du roman.

Le désir d'agir, de «tomber plutôt que de pourrir dans l'inaction» pousse les démocrates à passer à la pratique concrète, mais là les idéaux de l'auteur et des lecteurs divergent. Mordovtsev lui-même incline à un programme presque ethnographique. Sa pensée peut se résumer à cette phrase :

Nous allons au peuple, dans les isbas sans cheminée, nous allons vivre avec les paysans, labourer et semer non des idées actuelles, mais tout simplement le seigle, l'orge et le blé, et les idées viendront ensuite, si nous engraissons et enfumons suffisamment le sol<sup>17</sup>.

À la fin des années 1860, ces appels ne trouvèrent plus d'écho, d'autant que leur incarnation sur les pages du roman était aussi vague et éphémère que l'image de l'avenir sur les pages des écrits de Tchernychevski.

L'un des personnages du roman – Grigori Stojarov – remet ses terres aux paysans afin qu'ils les exploitent «sur la base de la communauté complète» (ce qui signifie l'usage commun de la terre, de l'argent et des biens, le travail collectif, le partage des revenus et un tribunal communautaire). Cette manière de faire ne convient absolument pas à son ami Arkadi Karamanov. Celui-ci n'a pas envie de rééduquer la communauté; il souhaiterait plutôt créer de nouvelles formes de rapports sociaux. Mais il faut bien dire que son désir d'acquérir dans la région de la Volga des terres inoccupées et de les peupler de gens désireux de travailler ensemble est tout aussi utopique et, comme l'auteur lui-même le fait remarquer, sent fort le mormonisme. Vladimir Korolenko a tout à fait raison quand il écrit que dans *les Signes du temps* «le positif était artificiel et brumeux, et la négation – vive et effective<sup>18</sup>».

Si :  
cation  
ou le :  
les so  
forma  
resser  
passé  
les en  
grand  
politi  
et les  
le rôle

Le  
1900  
1886  
nouv  
des s  
Paral  
donr  
dével  
rique

L  
oblig  
imm  
bien  
quel  
conr  
civil:  
selor  
tran  
pou:  
par  
des  
révc  
l'on  
sem

(  
un  
dép  
dot  
à at  
l'at

Si à la fin des années 1850 et au début des années 1860 la démarcation dans le camp oppositionnel se fait sur le critère de « la liberté ou le socialisme », vers la fin de la décennie la question centrale pour les socialistes est celle de la méthode à adopter pour réaliser les transformations : révolution ou réforme. L'intelligentsia progressiste ressent de plus en plus fortement la nécessité de théoriser l'expérience passée : les tentatives et les erreurs, les solutions justes ou erronées, les engouements et les déceptions. Cela concerne en premier lieu les grands problèmes du mouvement : le rapport entre les revendications politiques et économiques, les relations entre l'avant-garde (son parti) et les masses, l'utilisation de méthodes légales ou illégales, la place et le rôle de la minorité éclairée dans le progrès social.

Les travaux des théoriciens du populisme – Piotr Lavrov (1823-1900), Mikhaïl Bakounine (1814-1876), Piotr Tkatchev (1844-1886), Nikolaï Mikhaïlovski (1842-1904) – font apparaître de nouvelles démarches et servent de chaînon entre les deux générations des socialistes russes, ceux des années 1860 et ceux des années 1870. Parallèlement, au cours de cette période le courant révolutionnaire se donne des bases puissantes et connaît une forte diffusion grâce au développement de la sociologie subjective, qui accorde un rôle historique décisif à la « personnalité dotée d'une pensée critique ».

L'un des fondateurs de la méthode subjective – Lavrov – fait obligation à l'intelligentsia progressiste de s'acquitter de son immense dette envers un peuple qui a créé par son travail tous les biens de la civilisation sans recueillir en échange ne serait-ce que quelques miettes de culture et d'instruction. Après s'être enrichie de connaissances et avoir déterminé les besoins du peuple, « la minorité civilisée » doit éclairer celui-ci et le préparer à la révolution. Telle est, selon Lavrov, la tâche principale des révolutionnaires, puisque « la transformation de la société russe doit s'effectuer non seulement pour le bien du peuple, non seulement pour le peuple, mais surtout par l'intermédiaire du peuple ». Et ce n'est que lorsque « le courant des événements historiques indiquera lui-même le moment de la révolution et la volonté révolutionnaire affirmée du peuple russe, que l'on pourra se considérer en droit d'appeler ce peuple à l'accomplissement du grand bouleversement <sup>19</sup> ».

Considéré en lui-même, le sujet isolé de l'histoire ne possède pas un pouvoir suffisant pour cela. « Pour que la force ne soit pas dépensée en vain, il faut l'organiser », écrit Lavrov. Les personnalités dotées d'une pensée critique doivent concevoir « non seulement le but à atteindre, mais aussi les moyens grâce auxquels il est possible de l'atteindre <sup>20</sup> ». Les révolutionnaires doivent absolument se rassembler

dans un parti de masse où la noblesse de la fin soit en harmonie avec la pureté cristalline de la personnalité de ses membres et dont l'organisation repose sur l'alliance rationnelle des principes démocratiques et centralistes; c'est ainsi que les entités de base doivent volontairement déléguer leurs pouvoirs au centre tout en conservant la possibilité d'influer sur la prise de décision et de contrôler son exécution.

Les idées de Lavrov exercèrent une influence considérable sur l'évolution des organisations populistes en Russie. Cependant, la jeunesse radicale ne se satisfît pas toujours de ses appels à la préparation de la révolution et à la mission d'éclairer le peuple. Elle aspirait à l'action concrète, désirait « forger » elle-même la révolution, soulever les masses populaires et les conduire au combat. C'est Mikhaïl Bakounine qui devint le porteur de ces aspirations. Il estimait qu'au terme d'un labeur long de plusieurs siècles le peuple avait eu tout le temps d'élaborer son idéal de liberté et qu'il était nécessaire, pour cette raison, de passer « directement à l'organisation du soulèvement populaire ». Il ne reconnaissait aucune autre révolution que la révolution « spontanée ou sociale et populaire ». Toute autre était exclue et condamnée car elle serait nécessairement « malhonnête, nuisible, mortelle pour la liberté et pour le peuple » et n'apporterait qu'« une nouvelle misère et un nouvel esclavage ». En même temps, Bakounine était conscient que pour le succès d'un tel soulèvement populaire il était nécessaire « d'unir entre eux les paysans les meilleurs de tous les villages et de tous les districts, les gens les plus progressistes et les révolutionnaires naturels, et, là où la chose était possible, de créer le même lien vivant entre les travailleurs des usines et la paysannerie ». Quant aux révolutionnaires, ils devaient expliquer au peuple les buts concrets de la révolution sans laisser s'éteindre le feu de la révolte, ils devaient éveiller « le sentiment et la conscience d'une unité effective ». Par là même Bakounine reconnaissait la justesse et la légitimité des activités d'une société secrète qui eût pour objectif de « réveiller, unir et organiser les forces populaires<sup>21</sup> ». Il ne demandait pas à la jeunesse révolutionnaire d'imposer son programme au peuple, mais l'appelait à éveiller dans les communautés russes la conscience de la liberté individuelle et de la nécessité de s'unir dans une lutte commune. Pour cela, pensait Bakounine, il n'était pas indispensable de lever une armée de révolutionnaires; il suffisait de créer un état-major de la révolution composé d'une quarantaine ou d'une cinquantaine de personnes soudées par des idées et des aspirations communes. Une telle organisation pouvait servir de « médiatrice entre l'instinct populaire et la pensée révolutionnaire<sup>22</sup> ».

P.  
de la  
lui-n  
à ses  
fait  
qui c  
la n  
pers  
pou  
peup  
néce  
cette  
du p  
M  
cour  
teur  
dan  
joue  
ne f  
de  
trar  
de l  
nin  
ces  
cor  
  
cor  
bas  
rev  
dif  
Ba  
exi  
les  
mo  
ba  
en  
pr  
Ai  
ex  
ve  
de  
ba

Piotr Tkatchev, lui, avait une position particulière sur la question de la révolution. Estimant que «le peuple ne pouvait pas se sauver lui-même (...), ne pouvait pas construire son destin conformément à ses besoins réels ni réaliser les idées de la révolution sociale<sup>23</sup>», il fait reposer ses espoirs sur la minorité révolutionnaire. C'est elle qui doit «ébranler» l'ordre existant, donner l'impulsion nécessaire à la manifestation de l'énergie spontanée des masses. Quelques personnes réunies au sein d'un parti peuvent ainsi, selon Tkatchev, poursuivre un double but : préparer la prise du pouvoir et pousser le peuple au soulèvement. Bien que Tkatchev reconnaisse lui aussi la nécessité de préparer activement le peuple, il diverge de Lavrov sur cette question. Pour lui, le point essentiel est la possibilité de prise du pouvoir par un groupe de révolutionnaires.

Malgré tous les désaccords idéologiques entre les trois grands courants du populisme révolutionnaire (le propagandiste, le conspirateur et le révolutionnaire proprement dit), les populistes se retrouvent dans l'absolutisation du rôle que l'intelligentsia progressiste doit jouer dans l'accomplissement de la révolution sociale. Au fond, ils ne font là que développer de façon conséquente la logique des idées de Herzen et de Tchernychevski. Dans les questions touchant aux transformations sociales, au caractère et à la forme de l'organisation de l'État, au rôle et à la place du parti dans la société future, Bakounine, Tkatchev et Lavrov vont également plus loin que leurs prédécesseurs, notamment en ce qui concerne les moyens et les procédés concrets pour réaliser les tâches qu'ils se fixent.

Comme par le passé, ils ont en commun une grande foi dans la communauté, et tous trois pensent qu'il est possible d'utiliser les bases de son organisation administrative et économique. En revanche, dans les autres domaines, le point de vue de Bakounine diffère radicalement des positions de Tkatchev et de Lavrov. Pour Bakounine, il est impossible d'utiliser la communauté telle qu'elle existe dans la Russie de la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle pour réaliser les idéaux socialistes. Pour cela, une «période transitoire plus ou moins longue» est nécessaire. Cette période doit permettre, sur la base des principes de la communauté, de créer une fédération des entités autogérées, entités disposant librement de leurs moyens de production et régulant les rapports entre les membres de la société. Ainsi Bakounine dénie à l'État comme système de pouvoir législatif et exécutif le droit d'exister sous le socialisme. Sans violence, progressivement, loin de toute idée d'intérêt personnel, les révolutionnaires doivent simplement «aider le peuple à se déterminer lui-même sur la base de l'égalité et de la liberté humaine les plus complètes [...]»<sup>24</sup>.

À l'inverse, Tkatchev et Lavrov estiment qu'après la victoire de la révolution le pays aura besoin de l'institution étatique pour accomplir les transformations nécessaires et parer aux attaques contre-révolutionnaires. La forme future de gouvernement doit reposer sur la représentation populaire (la douma populaire chez Tkatchev, le congrès des représentants de la Russie travailleuse chez Lavrov), mais la création des organes de pouvoir revient au parti révolutionnaire. Lavrov estime même que ces organes peuvent être constitués dès avant la révolution (le Comité des travaux et de l'approvisionnement, le Conseil exécutif, l'Union des zemstvos, les groupes locaux). Dans l'idée de Tkatchev, le pouvoir étatique doit décliner avec l'évolution ultérieure de l'autogestion communautaire, et les fonctions des institutions centrales sont censées disparaître. De son côté, Lavrov pense qu'il ne faudra pas plus d'une génération pour supprimer la nécessité du pouvoir et que la population élira elle-même « les comités d'ordonnateurs selon chaque spécialité professionnelle ». Ces comités établiront des liens étroits les uns avec les autres et dirigeront la production « sous le contrôle général de la population<sup>25</sup> ». Cela permettra au principe fédératif du socialisme de se manifester dans sa pleine mesure.

Les vues de Lavrov et de Tkatchev en matière d'organisation du pouvoir étaient proches sur de nombreux points. Leurs programmes se rejoignaient également sur le point de la réorganisation économique (socialisation des biens et des instruments de travail, organisation de la production selon le principe de l'« artel », répartition collective des produits, suppression de l'inégalité sociale, etc.). En même temps, malgré leur simplicité et leur caractère apparemment bien étudié, ces idées ressemblent à des spéculations : elles ne prennent pas en compte l'ampleur des transformations à réaliser ni l'attitude réelle du peuple à l'égard de tels projets.

À côté de cela, toujours dans le cadre de la doctrine populiste, apparaît dès la fin des années 1860 un autre système de pensée, qui souhaite réaliser la transformation de la société par des moyens pacifiques, non-violents. Nikolaï Mikhaïlovski est le principal théoricien de ce courant. Estimant que le mouvement de progression graduelle n'est possible qu'avec le développement plein et entier de la personnalité, il défend, tout comme Lavrov, « le droit d'intervention dans le cours de la vie » afin de supprimer tout ce qui est « immoral, injuste, néfaste, déraisonnable » ; mais à la différence des révolutionnaires, Mikhaïlovski veut d'abord rééduquer l'homme et faire évoluer les rapports « de travail et de propriété qui existent réellement, mais sous une forme extrêmement primitive et grossière<sup>26</sup> ».

Il de  
nerie, d  
révoluti  
à chacu  
lettre à  
miste q  
tions da  
révolut  
pour le  
conscie  
de « l'éj

Mik  
minori  
dernièr  
de l'év  
intérêt  
penseu  
l'histo  
mouva

Les  
naires  
expéri  
l'époc  
popul  
jeune  
enflar  
soulev  
camp  
et de

Pe  
la réa  
inébr  
comp  
dans  
étatic  
juste  
prob  
le rô  
des c  
C  
expr  
renc



Il doute fortement des capacités révolutionnaires de la paysannerie, de même que de ses instincts socialistes. Il ne croit pas à la révolution, au contraire il la craint. « Je ne suis pas un révolutionnaire, à chacun sa tâche » : cette phrase sacramentelle qu'il écrivit dans une lettre à Lavrov caractérise on ne peut mieux l'adepte de la voie réformiste que fut Mikhaïlovski. Il ne niait pas l'importance des révolutions dans l'histoire de l'humanité, mais l'éventualité d'une explosion révolutionnaire lui apparaissait comme beaucoup plus dangereuse, pour les richesses de la civilisation et pour la vie même de l'homme consciemment créateur, que le dépassement progressif, bien que lent, de « l'éparpillement de la personnalité comme totalité<sup>27</sup> ».

Mikhaïlovski fondait beaucoup d'espoir sur l'activité de la minorité progressiste, sur l'intelligentsia. Il reconnaissait à cette dernière le droit de « libre choix » dans le changement du cours même de l'évolution sociale. L'intelligentsia devait prendre en compte les intérêts de la majorité de la population, des travailleurs. L'appel du penseur populiste à intervenir résolument dans les événements de l'histoire rapproche Mikhaïlovski des positions révolutionnaires de la mouvance roturière.

Les questions qui tourmentaient les populistes (les révolutionnaires comme les réformistes) finirent par déboucher sur la première expérience d'« aller-au-peuple ». Le début des années 1870 fut l'époque du heurt de deux utopies – la populaire conservatrice et la populiste d'orientation socialiste. Représentants les plus nobles de la jeunesse roturière, des centaines de jeunes gens et de jeunes filles, enflammés par les appels de Bakounine à « aller au peuple », à soulever ce peuple contre ses oppresseurs, prirent le chemin de la campagne afin de diffuser par voie de propagande les idées de liberté et de révolution.

Pourtant, les conceptions des populistes demeuraient éloignées de la réalité. Le monde de la campagne russe reposait sur la certitude inébranlable de la justesse des normes et habitudes traditionnelles de comportement, de gestion économique, sur la légitimité de la foi dans le tsar russe et dans la politique paternaliste du pouvoir étatique. Si les paysans réfléchissaient à une organisation sociale juste, leurs exigences n'allaient pas au-delà de la résolution des problèmes locaux et immédiats. En d'autres termes, ils nourrissaient le **rêve utopique** de conserver l'ordre existant tout en lui apportant des **correctifs partiels et insignifiants**.

Gleb Ouspenski (1843-1902) est sans doute celui qui ressentit et exprima de la façon la plus aiguë dans ses œuvres littéraires les différences de vues existant entre l'intelligentsia et le peuple. Ses observa-

tions sur la vie paysanne le menèrent à la conclusion que l'essence de la vie rurale russe résidait dans la préservation de l'harmonie entre le monde des hommes et la nature. Ouspenski considérait le travail humain non comme un facteur de développement et de perfectionnement, mais seulement comme un moyen de maintenir l'équilibre existant. Pour lui, les paysans pensaient avant tout aux problèmes de leur survie quotidienne dont la solution n'était possible qu'à la condition d'observer le grand précepte naturel : « Soumets-toi et ordonne ! » La soumission à la volonté divine, tout comme la soumission au pouvoir du tsar, signifiait que le paysan était à son tour maître, despote et même tyran au sein de sa propre famille. Sans en avoir conscience, il était le défenseur le plus fidèle, le plus solide du trône et de l'ordre régnant.

Les premières confrontations de la jeunesse révolutionnaire avec la vraie réalité montrèrent son absolue inadaptation à cette dernière et son ignorance de la vie campagnarde. À peine plongés dans le milieu paysan, les adeptes de la marche au peuple se sentirent comme des étrangers qui parlaient une langue incompréhensible à leurs hôtes. La propagande socialiste fut accueillie dans la plus grande indifférence. Dans le meilleur des cas, les propagandistes étaient perçus comme des prédicateurs errants qu'il n'était pas forcément nuisible d'écouter, mais dont les discours ne pouvaient être d'aucun profit pour la vie de tous les jours. Ce fut la faillite complète de l'idée bakouninienne de l'insurrection populaire.

L'échec de la première marche au peuple obligea les révolutionnaires à revoir certains de leurs principes programmatiques, à choisir des méthodes de travail propagandiste plus réalistes, à renoncer au système d'organisation des cercles. Au lieu de la « propagande volante » qui était utilisée jusque-là, il fut recommandé de s'installer dans les villages en y exerçant les fonctions de médecin, de maître d'école ou de scribe. On accordait ainsi la préférence non plus à l'instillation ponctuelle du ferment révolutionnaire dans les masses de la population telle que conçue par Bakounine, mais à une activité lente, patiente, mais aussi plus efficace.

L'éparpillement des révolutionnaires, l'absence de centre commun de coordination incitèrent à créer une organisation centralisée, menant son travail selon le principe du secret, avec soumission de la minorité à la majorité et recrutement très sélectif des nouveaux membres. C'est selon ces principes que devait fonctionner la nouvelle organisation de Terre et Liberté, baptisée ainsi en hommage aux prédécesseurs des années 1860. Pourtant, une fois de plus, les espoirs des populistes révolutionnaires demeurèrent vains. Comme

par le p  
pour « ai  
joindre  
outre, la  
et comp  
empêch

Un r  
penchèr  
de révo  
une act  
Les par  
sible de  
Plékhar  
réunis  
héritier  
Jéliabo  
Véra F  
rent le  
détona  
séculai  
mentar  
tsar lu  
saire,  
contre  
dans la

Ma  
assaut  
chute  
sions  
métho  
profon  
naire  
1880,  
crise

Da  
réacti  
de po  
des é  
en vir  
sans r  
se rer  
des a

par le passé, la paysannerie resta indifférente aux tentatives faites pour « aider les éléments mécontents du peuple à s'organiser et à se joindre aux organisations révolutionnaires déjà existantes<sup>28</sup> ». En outre, la situation de ces nouveaux « habitants » ruraux était difficile et complexe. Les soupçons émanant du pouvoir et les dénonciations empêchèrent de donner au travail prévu l'ampleur désirée.

Un nombre de plus en plus grand de membres de Terre et Liberté penchèrent alors pour l'idée d'une lutte politique menée par un parti de révolutionnaires professionnels soudés par un but commun, par une action et une volonté communes, et une scission se produisit. Les partisans de l'ancienne tactique – les ruralistes – estimant impossible de renoncer au soutien des mouvements populaires, Guéorgui Plékhanov, Lev Deïtch, Pavel Axelrod, Véra Zassoulitch et d'autres, réunis dans une organisation appelée Partage noir, se déclarèrent héritiers de l'ancienne organisation. Les « politiques » (Andrei Jéliabov, Sofia Pérovskaïa, Alexandre Mikhaïlov, Nikolai Morozov, Véra Figner) choisirent la voie de la révolution politique. Ils fondèrent le parti Volonté du peuple, qui devait selon eux jouer le rôle de détonateur, réveiller les masses paysannes, secouer leur inertie séculaire. La terreur individuelle contre les fonctionnaires gouvernementaux « les plus nuisibles », contre l'administration locale, contre le tsar lui-même était censée casser l'effet de « fascination » de l'adversaire, fournir la preuve permanente qu'il était possible de lutter contre lui, susciter l'esprit révolutionnaire du peuple, revigorer la foi dans la victoire et former des forces aptes à combattre<sup>29</sup>.

Mais ni l'activité propagandiste du groupe Partage noir, ni les assauts de Volonté du peuple contre l'autocratie ne provoquèrent la chute du régime. Pour les populistes, outre les inévitables conclusions à en tirer concernant l'inefficacité de certaines formes et méthodes d'action, il devint évident que le gouffre culturel était profond entre le monde paysan et l'intelligentsia. L'idée révolutionnaire était incapable de surmonter cette coupure. À partir des années 1880, le populisme révolutionnaire entra ainsi dans une période de crise durable.

Dans les milieux réformistes, la marche au peuple provoqua des réactions fort sceptiques. Mikhaïlovski critiqua l'idée bakouninienne de pousser la paysannerie à la lutte. Mais d'un autre côté, le cours des événements le contraignit lui-même à la désillusion : l'écrivain en vint à penser qu'il était impossible d'influer sur le devenir du paysans sans recourir à des mesures violentes. Comme les révolutionnaires, il se rendit compte de la nécessité de la lutte politique, ce qui au milieu des années 1870 était un pas en avant par rapport à ses positions

antérieures. C'est alors que Mikhaïlovski se rapprocha des membres de Volonté du peuple. Il collabora aux éditions clandestines du journal et accepta l'idée de faire pression sur le gouvernement par des moyens terroristes. Pourtant, l'unité de vues ne fut jamais complète. Sur la question agraire, Mikhaïlovski était pour le maintien de la propriété commune des terres, et quant à la tactique à mettre en œuvre dans le combat politique, il appelait les révolutionnaires à faire alliance avec les libéraux.

À côté du « gauchissement » des idées d'une partie du populisme réformateur, on vit apparaître en son sein, à partir du milieu des années 1870, une autre tendance que l'on peut définir comme ethnographique. Les idées en furent formulées et développées dans les pages du journal *la Semaine*, dont les collaborateurs mettaient en doute le rôle transformateur de l'intelligentsia russe. Le héraut de ces idées fut Iossif Iouzov Kablits (1848-1893). Il renonça de fait à l'idée du socialisme qui était pourtant l'un des principes fondamentaux des populistes des années 1860 et 1870. L'idéal d'une société juste impliquait selon lui l'idée d'une évolution « autonome » de la campagne russe, de la non-ingérence de l'intelligentsia dans la vie patriarcale. Demeurant opposé à la doctrine libérale, adversaire d'un système de plus en plus tourné vers la production de biens marchands, Kablits appela à conserver les bases de la société traditionnelle. Dans le meilleur des cas, l'altruisme des intellectuels pouvait jouer le rôle de ferment permettant de mener des réformes correspondant à « l'opinion du peuple ». Ce tournant manifeste vers l'absolutisation du sol, la priorité accordée à l'opinion populaire aux dépens des conceptions proposées par l'intelligentsia rapprochèrent Kablits des tenants du nationalisme et de l'impérialisme russe.

Mikhaïlovski ressentit très vivement le risque qu'il y avait à oublier l'« héritage » des années 1860-1870. Les accents nationalistes privaient la doctrine populiste de son contenu socialiste et de débouché politique – ce à quoi il ne pouvait se résigner. La polémique qui l'opposa à Kablits montra l'ampleur des divergences existant entre les acteurs du populisme réformateur – non seulement sur la question de l'orientation à donner à l'activité pédagogique, mais aussi sur l'analyse de la situation générale du pays. Plus nettement encore que les « ethnographes », les « politiques » voyaient le fonctionnement capitaliste du pays détruire les bases traditionnelles de la vie paysanne ; les rapports marchands défaisaient lentement mais inexorablement la structure communautaire. La campagne devenait l'un des réservoirs financiers du réarmement de l'industrie, le fournisseur d'une main-d'œuvre bon marché.

L'  
(réfor  
ment  
consc  
comm  
1918)  
s'ape  
paysa  
rurale  
comm  
produ  
l'idée  
marci  
sions  
sauve  
à la v  
tion  
pouri  
nomi  
révé:  
au se  
viren  
bien  
dével  
d'exi  
l'idée  
D  
néces  
tion  
man  
conc  
lacur  
avec  
popu  
de l'  
d'org  
d'un  
tuels  
vie d  
d'un  
cutic  
déve

L'étude de l'évolution du pays après l'abolition du servage (réforme de 1861), étude entreprise par les économistes du mouvement populiste, contribua de manière non négligeable à la prise de conscience de ces transformations. Les travaux de spécialistes comme Nikolai Danielson (1844-1918) et Vassili Vorontsov (1847-1918) dressèrent le tableau réel de l'état de la campagne russe. On s'aperçut alors que la réforme de 1861 avait conduit à la ruine des paysans, à une différenciation sociale importante de la population rurale, à la chute de son pouvoir d'achat. Considérant le capitalisme comme un phénomène étranger à la nature de la Russie, comme le produit d'une civilisation « d'épiciers », ces économistes soutenaient l'idée de son fiasco inévitable en raison de l'étrécissement du marché intérieur du pays. Toutefois l'orientation sociale des conclusions n'était pas la même. Si Danielson appelait la « société » à sauver la communauté, s'il saluait la participation de l'intelligentsia à la vie du pays, Vorontsov, lui, avançait un programme de régulation de l'économie par l'État, programme dont la réalisation pourrait s'accompagner d'une adaptation presque indolore de l'économie paysanne aux rapports marchands. Cette différence était très révélatrice de ce qui se passait dans la partie modérée du populisme, au sein de laquelle les années 1880 et le début des années 1890 virent émerger deux sensibilités différentes dans l'évaluation aussi bien de l'état général de la société russe que des perspectives de son développement futur : soit l'adaptation à de nouvelles conditions d'existence, soit la transformation modérée du pays dans le sens de l'idéal socialiste.

Durant toute cette période le journal *la Semaine* proclama la nécessité d'élever le niveau culturel du peuple, de faire son instruction et d'améliorer ses conditions de vie. Mais son programme manquait de netteté dans le domaine de la formulation des tâches concrètes et de la définition des méthodes de travail. C'est cette lacune que tenta de combler Iakov Abramov (1858-1906). Il définit avec précision la nature de l'activité de l'intelligentsia (l'aide à la population paysanne afin que celle-ci pût supporter les conséquences de l'évolution capitaliste du pays) et indiqua une forme possible d'organisation (le *zemstvo*). Au fond, Abramov proposait l'idée d'une marche au peuple massive et apolitique de la part des intellectuels. Son slogan principal était : « C'est de petits actes qu'est faite la vie de millions de gens. » La théorie des « petits actes » s'accompagnait d'un programme exclusivement socioculturel, réaliste quant à l'exécution et démocratique quant au contenu (création d'hôpitaux, développement du réseau des écoles populaires, défense des droits

juridiques de la paysannerie, aide agronomique, etc.). Ce programme avait également pour but d'aider la population rurale dans son combat quotidien pour l'existence et de contribuer au rapprochement entre l'intelligentsia et le peuple. Mais s'il permettait de surmonter les illusions socialistes et révolutionnaires, il escamotait aussi les exigences de transformation de la structure politique. Le choix délibéré de se concentrer sur l'activité socio-économique créait dans le domaine politique un vide qui ne pouvait manquer d'être comblé par d'autres théories d'orientation assez peu modérée. Qui plus est, pour éviter à la campagne le danger imminent du capitalisme, l'adaptation, même indolore, aux nouvelles conditions de vie ne suffisait plus.

Au total on se rendit compte dans les années 1890 que le populisme russe, après avoir connu une longue évolution et traversé toute une série de crises, avait épuisé son potentiel intellectuel et avait besoin d'une impulsion théorique puissante. Le marxisme était la seule source qui pût être utilisée à cette fin. Les penseurs populistes s'étaient déjà tournés auparavant vers les idées de Marx, mais pour l'essentiel ils avaient consacré leurs efforts à démontrer l'impossibilité d'appliquer les grands principes de sa doctrine à la réalité russe. Dans les années 1890 la situation changea. La diffusion rapide et relativement large du marxisme dans les milieux intellectuels amena ses « fidèles partisans » à nier les particularités de la Russie et entraîna la proclamation de nombreux appels à « aller prendre des leçons du côté du capitalisme ». Une telle approche ne pouvait bien sûr satisfaire les populistes.

À la parution des ouvrages des « marxistes légaux » qu'étaient Piotr Struve (1870-1944) et Mikhaïl Tougan-Baranovski (1865-1919), Mikhaïlovski réagit en publiant toute une série d'articles dans la revue *la Richesse russe* (*Russkoe bogatstvo*). S'il rendait un juste hommage aux recherches scientifiques de Marx, il contestait l'implacabilité de la détermination de tous les processus sociaux par l'économie et l'exclusion de la personnalité active hors du champ des questions étudiées. De fait le penseur russe proposa de compléter le marxisme par des éléments de sociologie subjective. Il suggéra aussi de créer, dans le domaine politique, une organisation unitaire d'opposition qui pût mener le combat pour l'adoption d'une constitution et pour la reconnaissance des droits et des libertés démocratiques. Ces idées ne trouvèrent aucun écho dans le camp des marxistes. La réaction cinglante et injuste de Plékhanov (1856-1918) et de Lénine (1870-1924) traduisit l'impossibilité d'un débat équilibré.

À  
popu  
qui n  
(Edu  
princ  
trans  
plus  
se m  
dém.  
mod  
ultér  
(SR)

O  
l'inte  
pays  
de l'  
trava  
marc  
lism  
pren  
parti  
civili  
socia  
vité  
réfor  
de l'  
tante

S  
popu  
une  
tâch  
hom  
anti  
mail  
com  
rapp  
d'un

À la charnière des deux siècles, l'actualisation des idées du populisme classique fut réalisée par Viktor Tchernov (1873-1952) qui reprit certaines des idées de la social-démocratie occidentale (Eduard Bernstein, Jaurès et autres). Il essaya de combiner les principes connus du populisme avec la variante coopérative de la transformation socialiste de l'économie ainsi qu'avec une analyse plus équilibrée de l'évolution capitaliste de la Russie. Le populisme se métamorphosa en néopopulisme. Mais cela ne changea rien à la démarcation qui existait entre orientation radicale et orientation modérée – tendances qui se prolongèrent et se manifestèrent ultérieurement dans l'activité du parti des sociaux-révolutionnaires (SR) et du parti des socialistes populaires (SP).

On peut dire en fin de compte que le populisme est la réaction de l'intelligentsia russe au processus de modernisation en cours dans le pays. Ce courant élève une protestation morale contre l'avènement de l'époque industrielle qui provoque le déracinement du peuple travailleur, le chômage, la montée en puissance des rapports marchands, la concurrence et l'exploitation capitalistes. Le populisme a aussi sa propre conception de l'évolution : il propose de prendre appui sur les institutions et les valeurs traditionnelles, sur les particularités nationales et certaines innovations apportées par la civilisation de l'Europe occidentale. Si tout le populisme n'est pas socialiste, tout le populisme est anticapitaliste et antilibéral. L'activité des populistes a pris selon les cas un tour révolutionnaire ou réformiste, mais elle a en tous les cas bénéficié, aux différentes étapes de l'évolution du pays à partir de 1860, du soutien d'une part importante de l'intelligentsia russe.

Si l'absence de cohérence théorique, la présence, au sein du populisme, de courants divers et parfois antagoniques, la référence à une base sociale large mais mal définie, la définition insuffisante des tâches concrètes empêchèrent d'élaborer un programme global et homogène de transformation du pays, le contenu démocratique et anticapitaliste de l'idéologie populiste demeure malgré tout un maillon important dans l'histoire de la pensée sociale, dans la compréhension des processus évolutifs, dans l'humanisation des rapports entre les personnes et entre les classes, dans la construction d'une forme juste d'organisation du monde.

VASSILI ZVÉREV

(traduit du russe par Marc Weinstein)